

Guillaume Suzanne

Les poubelles
pleurent aussi

PHASE 1

Où l'on déplace les pions

La pervenche tapota d'un stylet fébrile son carnet de contraventions électronique. Elle gardait un œil inflexible sur sa montre-bracelet et l'autre, jubilatoire, sur le disque de stationnement du véhicule. Encore trente secondes, lui soufflait son œil inflexible, et elle pourrait se laisser aller à la jubilation. Ce devait être son jour de chance. Il se passait pourtant rarement quelque chose de significatif dans cette rue. Paisible, mortellement paisible, ce quartier était le repaire des plus infâmes fainéants en infractions qu'il lui avait été donné de surveiller. À peine y découvrait-on trois fois l'an un contrefacteur zélé, empêtré dans le trafic à la mode – peau d'éléphant, pâté à l'arôme de caviar ou vin de table étiqueté grand cru.

Alors, tomber sur une maison en stationnement, en pleine zone réglementée, à six minutes de l'horaire limite... l'occasion était trop belle. L'imagination de la pervenche avait atteint l'ébullition : elle allait dresser une contravention en bonne et due forme et, en croisant les doigts, un avis d'enlèvement. Elle n'était pas équipée pour immobiliser le véhicule elle-même – déambuler avec un générateur gravitationnel sous

le bras allait à l'encontre de sa conception du maintien de l'ordre. Néanmoins, la fourrière s'en chargerait dès qu'elle aurait validé l'avis d'enlèvement. La pervenche en salivait d'avance. Elle ne voyait pas qui pourrait venir lui gâcher son plaisir. La maison avait l'air vide, et personne ne se profilait à l'horizon.

Ce devait donc être son jour de chance. Elle jeta un coup d'œil circulaire pour repérer d'autres infractions, histoire d'éprouver l'étendue de sa bonne fortune. À cinq mètres de là, la poubelle à verre nommée Betsy se recroquevilla, de peur que la pervenche ne se rende compte qu'elle abritait en son sein une chaussure usagée qui n'avait rien à y faire.

Qu'est-ce qu'elle veut à mon propriétaire, cette deux-pattes ?

Betsy faillit siffloter pour se donner une contenance puis se ravisa en comprenant qu'expirer de l'air vicié, même dans un but aussi louable que de faire diversion, pourrait être interprété comme une nuisance olfactive. À la moindre odeur suspecte, la pervenche risquait de s'interroger sur la réelle *contenance* de Betsy.

La poubelle avait dix ans, soit l'âge de raison pour un animal qui s'alimentait à partir de déchets. Les humains l'appelaient « conteneur coprophage » ou CoCop, mais elle savait, depuis le tréfonds de son intelligence rudimentaire, que c'était un terme inadéquat. Il existait un adjectif pour qualifier les organismes qui se nourrissaient de déchets, Betsy en était sûre, c'était juste que nul ne l'employait. Alors les humains jouaient les animaux savants et utilisaient à son égard le terme « coprophage » qu'ils connaissaient.

Ah, ces hommes ! Vaniteux, fielleux, brutaux...

Les contractuelles en particulier avaient une dent contre les poubelles organiques, qui, par jeu, les faisaient trébucher quand elles passaient à proximité de leurs pseudopodes. Elles se rétractaient ensuite, l'air de ne pas y toucher. Les intentions des CoCops étaient rarement mauvaises, tout juste facétieuses, mais allez expliquer ça en humain intelligible. Si Betsy était prise en flagrant délit de détention de chaussure, elle ne donnait pas cher de sa cuticule.

Sur la planète où son espèce avait vu le jour, on aurait traité Betsy avec plus d'égards. Ses maîtres se seraient inquiétés de son bien-être, de son épanouissement dans sa fonction de récipient à ordures. En vérité, les Nods étaient des individus bien plus évolués que ces pauvres deux-pattes qui ne réussissaient même pas à quitter leur atmosphère sans provoquer de catastrophes. Toutes ces navettes qui avaient fini en feux d'artifice avaient tout de même eu leur utilité : elles avaient servi de fanions aux Nods depuis l'espace. Les extraterrestres avaient été intrigués par ces *émanations spontanées*. Ils avaient tout d'abord cru à des manifestations volcaniques intenses, puisque leur détecteur d'intelligence ne captait rien en provenance de ce petit caillou bleu. Ils s'étaient ensuite aperçu qu'il y avait bel et bien de l'intelligence sur Terre, mais si diffuse et primitive qu'elle se situait en deçà de la norme communément admise dans l'univers.

Les observateurs s'étaient rendu compte que le sol de cette planète paraissait flotter dans d'énormes océans de jus de *glog* – sauf que le liquide était transparent – et que d'étranges petits bipèdes semblaient évoluer à sa surface.

Veillant à ne pas les effrayer, la commission du Contact avait secrètement surveillé durant un an leurs agissements. Les Terriens n'avaient pas l'air bien méchants, vus de là-haut. Une fois rassurés sur leurs maigres moyens guerriers, les Nods avaient établi le Contact dont l'Humanité rêvait depuis qu'elle avait levé les yeux vers l'immensité. Ils espéraient entrer en communion avec une espèce foncièrement bonne, pure et désintéressée.

Tu parles.¹

Une mission d'exploration en provenance de Nodule avait donc débarqué sur Terre six ans plus tôt, affichant des intentions pacifiques. Ils s'étaient posés sur le Champ de Mars, près d'un monument « qui leur rappelait chez eux », paraît-il. Ça ne laissait rien présager de bon concernant leur sens artistique.

1 À ce stade, d'aucuns postuleront peut-être que ces extraterrestres ne paraissent pas avoir inventé le fil à couper l'eau chaude. Attention, ce serait indélicat. En effet, sur Nodule, il existe bel et bien un ingénieux système de coupure du jus de *glog* avec un fil, que les autorités appliquent aux compteurs des mauvais payeurs. Forcé nous est d'admettre que ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, puisque ce fil sert également à couper le téléphone aux abonnés absents, les vivres aux pauvres ou la tête aux citoyens incivils.

> *Nous ne venons pas pour vous exterminer*, avait clamé leur porte-parole. *Nous sommes là pour vous aider à évoluer dans le bon sens.*

Pour montrer leur bonne volonté, les Nods avaient déchargé de drôles de pieuvres ruminantes qui s'étaient disséminées silencieusement. Aujourd'hui, on en trouvait à tous les coins de rue vaguement poussiéreux.

> *Ce sont les derniers-nés de nos récipients à ordures. Votre planète est tellement crasseuse, vous saurez en faire bon usage...*

Les dirigeants des pays développés qui avaient accueilli les Nods avaient cherché en vain une repartie spirituelle. Ils les autorisèrent à installer des ambassades dans chaque pays du Globe, et leur quartier général en France.

Depuis lors, les Terriens vivaient dans un état de fébrilité permanente, oscillant entre la défiance et l'admiration. Car il ne s'agissait plus d'admettre l'existence des extraterrestres, il s'agissait désormais d'accepter leur présence, d'accepter de prendre place dans la trame de l'univers, une trame bien plus vaste qu'ils ne l'auraient cru. Et pour résumer les choses telles qu'elles étaient perçues par une certaine frange de la population, « ces abrutis d'ETs foutaient un sacré bordel ».

Betsy chercha à anticiper les questions de la pervenche, au cas où celle-ci viendrait à fourrer son nez et son uniforme dans sa gueule. Elle n'avait pas encore l'usage de la parole, mais elle était capable d'écrire s'il le fallait. Bien sûr, les bipèdes écrivaient différemment les uns des autres, en amalgamant leurs hiéroglyphes de diverses façons. Pour Betsy, c'était couvercle blanc et blanc couvercle. Ça revenait à communiquer à partir de traits de couleur, jetés avec plus ou moins d'élégance sur une surface de couleur différente (sinon, on ne distinguait rien). Et ça, elle savait le faire, surtout pour embobiner les représentants de la loi.

Il aurait été plus confortable de se débarrasser sans délai de la chaussure qui l'alourdissait, mais la vérité, c'était qu'elle était fétichiste. Elle refusait la plupart des déchets qui n'étaient pas du verre ainsi que la loi le lui commandait, au grand dam

de son propriétaire. Néanmoins, elle ne résistait pas à l'attrait d'une chaussure. Un joli petit soulier, usagé de préférence. La chaussure, c'était son péché mignon, son fruit défendu. Si Betsy avait pu parler – ce qui n'arriverait pas avant la motion sur la liberté d'expression des récipients à ordures, quatre jours plus tard –, elle aurait clamé avec vigueur son innocence. Elle concocta dans sa tête un baratin qu'elle jugea plausible.

Ce n'est pas ma faute, madame la contractuelle, aurait-elle jérémié. Le passant qui a abandonné ce soulier a commis deux méprises. Premièrement, il s'imaginait sans doute jeter au rebut une pantoufle de vair. Et deuxièmement, il n'orthographiait pas correctement ce mot.

Hélas, nous admettons que l'histoire de Betsy n'aurait pas du tout tenu la route face à une pervenche aguerrie ; aussi cette dernière n'en aurait-elle pas cru un traître mot et aurait sans tarder immolé la CoCop sur l'autel de la préservation de l'environnement. Fort heureusement, Betsy était muette et opaque, si bien que la représentante de la loi ne saurait jamais rien à propos de l'« affaire de la chaussure ».

Accaparée par la lente ronde de l'aiguille des secondes, la contractuelle demeurait étrangère aux cogitations de Betsy. Avec l'extrême rigueur qui la caractérisait – car si on l'avait mieux connue, on aurait su qu'elle rangeait ses chaussettes en quatre catégories dans des tiroirs proprement étiquetés et qu'elle en retirait un profond sentiment de plénitude –, la pervenche avait imprimé par avance le mot doux qu'elle glisserait sous le perron de la maison d'ici douze battements de cœur. Le paillason était constellé de saletés, mais l'important n'était pas là. En noir apparaissaient son numéro de matricule et l'heure de l'infraction : 15 h 31. La date du jour était indiquée en mauve selon le format standard jj/mm/aaaa. En bleu, elle avait coché les cases « infraction de type 1 », « au stationnement » et « temps dépassé ». Dans la rubrique des observations figurait la remarque « véhicule poussiéreux ». En rouge.

La pervenche se redressait fièrement dans son uniforme rutilant, la main prête à dégager d'un coup sec et familier le rectangle vert du carnet électronique, quand la tête d'un

homme d'âge moyen, à la calvitie naissante, s'encadra dans une fenêtre latérale du premier étage de la maison. Le visage en question arbora tour à tour les teintes de l'arc-en-ciel avant d'opter pour une jolie couleur prune.

« Non ! Vous n'avez pas le droit. Je suis à l'heure ! »

On entendit un grand fracas, le plancher de l'étage gémit, l'escalier mugit, puis la porte de la maison s'ouvrit à toute volée et l'homme surgit en gesticulant. Un éclair d'agacement fulgura dans les prunelles de la pervenche. Elle n'aimait pas que le *vulgum pecus* se permette de lui dire ce qu'elle avait le droit de faire ou non. Elle était assermentée, il s'agissait de ne pas l'oublier. Elle dirigea vers le code identificateur du véhicule le lecteur magnétique de son stylet qui émit un désolant bip de mégamarché. Les concepteurs auraient pu opter pour un bruitage plus sérieux, qui force le respect, au lieu de ce honteux trémolo. Malgré tout, elle répondit sans se démonter :

« Monsieur Sextan, je présume ? Arnold Sextan ? »

Dans sa voix perçaient la hargne et le dégoût que le petit homme replet lui inspirait. Celui-ci se tenait les hanches en grimaçant bien que sa course n'ait pas duré plus de cinq secondes. Il souffla bruyamment avant de répondre :

« Oui, c'est moi. »

La pervenche plissa les narines. Arnold fleurait bon le chien mouillé, limite écrasé. L'homme avait semé son odeur en déboulant à toute berzingue, mais, comme on dit, chassez le naturel, il revient au galop.

« Vous êtes chauffeur.

— Oui. Chauffeur de maison.

— C'est votre maison ? avança-t-elle en pointant son stylet.

— Vous êtes perspicace. J'habite ce véhicule, oui. »

La pervenche se mit en mode automatique.

« C'est une zone à stationnement réglementé, monsieur Sextan. Une « zone bleue », comme disent les civils. Votre période de stationnement autorisé a expiré il y a vingt-quatre secondes. Ceci est une violation flagrante de la loi. Je suis contrainte de verbaliser. »

Réalisant ce qui allait suivre, Arnold Sextan chercha une excuse convaincante.

« Ma montre... C'est ma montre. Elle retarde.

— Ne vous fichez pas de moi. Vous avez un de ces modèles dernier cri, réglé par satellite. Votre montre ne peut pas être en retard. Vous, si.

— D'accord. Vous avez raison. Je suis en tort, je m'étais assoupi. Mais comprenez-moi, j'habite ici. Je parque ma maison à l'endroit que la mairie m'a réservé, comme tout bon citoyen. C'est cette zone bleue qui n'est pas à la place adéquate ! Je suis propriétaire de cet emplacement. »

Par acquit de conscience, la pervenche rechercha sur la base de données. Elle ne trouva pas trace d'un quelconque titre de propriété pour ce lopin de macadam. En revanche, l'appartenance de son interlocuteur à plusieurs groupes sectaires attira son attention. Tout en lisant, elle répondit :

« Ce n'est pas ce que prétend le cadastre.

— Je sais. Je suis allé me plaindre à la mairie. Ils m'ont dit que c'était une erreur et qu'ils me cherchaient un autre emplacement. En attendant, je dois tourner mon disque toutes les deux heures, quand ce n'est pas une autre maison qui occupe ma place. C'est une histoire de fous. »

La femme dévisagea Arnold à travers ses cils. Le nez était trop étroit et, comme pour compenser, les yeux étaient exagérément écartés. Les pommettes saillaient d'autant plus, imposantes, démesurées. L'ensemble tenait en équilibre précaire et paraissait prêt à s'effondrer à la moindre émotion violente. Ce n'était pas pour ça qu'on allait l'épargner, mais bon, tout de même, on hésitait un instant avant de trancher dans le vif. Pour tout dire, le visage d'Arnold Sextan inspirait parfois de la pitié aux chats errants, mais jamais de sympathie. Pour exemple, deux mois auparavant, une poubelle à carton l'avait confondu avec sa nourriture de prédilection et avait tenté de le mettre au rebut. Devant ses glapissements dignes d'une truie qu'on nettoie, la CoCop avait reconnu sa méprise.

La pervenche n'était ni un chat ni une femme encline à ressentir de la pitié. Sans compter qu'il lui manquait une chaussure, à cet énergumène, et, comble du comble, que sa chaussette était trouée.

« Monsieur Sextan, j'ai pris note de vos récriminations. Votre récit est bouleversant, si bouleversant en fait que l'idée m'a effleurée de convoquer la presse. Hélas, mon travail n'est pas de juger de la pertinence des zones réglementées, mais de les faire respecter.

— Inutile de vous montrer cynique, mademoiselle. Je ne suis pas un criminel, que je sache. »

La contractuelle fit la moue.

« Le fichier informatique révèle que vous avez adhéré à l'association de non-assistance à Nod en danger. Vous n'ignorez pas que cette secte est en passe d'être interdite par le gouvernement.

— Je ne suis pas très impliqué, vous savez...

— Vous en êtes le vice-président.

— Effectivement. C'est un risible malentendu. Vous savez ce que c'est : le président a posé la question à l'assistance de but en blanc. Personne ne levait la main et moi, j'avais compris qu'il demandait « Qui veut une écrevisse près d'Yvan ? ». Les écrevisses, c'est mon plat favori, j'en mange quotidiennement, à n'importe quelle heure. Alors même près d'Yvan – que je ne peux pas sacquer, il est vrai –, je me suis dit bon sang, Arnold, un peu d'abnégation, et j'ai levé la main.

— Vous vous foutez de moi. Les écrevisses, hein ?

— Je suis également membre du Club Racoleur des Amateurs Badins d'Écrevisses.

— Je sais.

— Décidément, rien ne vous échappe. Je suis le secrétaire du CRABE. Vous savez ce que c'est... »

Et il hasarda un sourire dont l'effet dévastateur ne se fit pas attendre.

« Non, monsieur Sextan », rétorqua la pervenche, cinglante. « Je ne sais pas ce que c'est. Ne mélangez pas les chaussettes unies et les chaussettes bariolées, je vous prie. »

Arnold parut un instant gêné puis, comme une idée subite lui traversait l'esprit, il reprit sur un ton de conspirateur.

« Écoutez, vous avez l'air plutôt intéressée par nos activités CRABuleuses. Si vous voulez adhérer, je peux vous faire un prix d'ami. En tant que secrétaire, j'ai de l'influence.

— Sans façon. Je déteste les écrevisses.

— Oui, moi aussi. C'est bien pour ça que je les mange. »

La pervenche choisit ce moment pour déloger la contraction de son support. Elle l'agita comme un éventail. Arnold s'épongea le front d'une manche de chemise crasseuse.

Depuis son refuge, Betsy lorgna le pied gauche d'Arnold. Elle frissonna, tellement son appétit de chaussure la tenaillait. Elle bouscula involontairement la poubelle à plastique à côté d'elle. Bertrand fit claquer son couvercle de mécontentement et darda trois petits yeux ovoïdes dans sa direction.

Le regard d'Arnold dériva un instant vers les poubelles. Il fronça les sourcils, pâlit, déglutit, puis reporta son attention sur la contractuelle. Saisissant son bras gauche, il prit cette voix suave et pénétrante qui sied aux politiciens en mal d'électeurs.

« Et si je vous invitais à dîner un de ces soirs, qu'en dites-vous ? Je ne suis pas un mauvais bougre et je suis persuadé que nous pourrions trouver un terrain d'entente.

— Toujours cette histoire d'écrevisses, n'est-ce pas ?

— Non, pas nécessairement. Pour vous, je pourrais faire une entorse à mon régime habituel. Je crois que nous sommes partis du mauvais pied tous les deux et je devine que sous cet uniforme un peu austère se cache une femme comme les autres, douce et compréhensive.

— Sous cet uniforme que vous qualifiez d'austère se cache ma matraque électrique. Ladite matraque est en panne de douceur et de compréhension, et si vous ne me lâchez pas dans la seconde, je vous expédie aux urgences.

— Voyons, Olga..., fit-il en obtempérant malgré tout.

— Olga, c'est la marque de l'uniforme, pas mon nom.

— Je me disais aussi que c'était bizarre que vous portiez toutes le même prénom dans la profession. »

La pervenche ne réussit pas à déterminer si Arnold se payait sa tête où s'il était réellement stupide. À suivre les expressions de ce visage improbable, on se demandait d'ailleurs si lui-même détenait la réponse à cette question, ce qui acheva d'agacer la jeune femme.

« Vous commencez à m'ennuyer. Estimez-vous heureux que je ne vous ôte pas les deux malheureux points qui subsistent

sur votre permis ou que je ne vous coffre pas pour outrage à agent. Je vous conseille de vous acheter un véhicule plus compact, un studio ou une kitchenette. Peut-être pourrez-vous alors le garer de telle manière qu'il n'importune personne. En attendant... »

Avec une satisfaction grisante, elle glissa le papier vert dans la main inerte d'Arnold. Elle s'en fut d'un pas leste, sans lui laisser le temps de répliquer. Voyant que la pervenche s'éloignait, Betsy, la poubelle à la chaussure trouée, soupira de soulagement.

Arnold nota dans un recoin nébuleux de son esprit le montant de la contredanse, la froissa dans son poing et cracha par terre. Il défroissa le papier et réitéra ses dernières actions dans un ordre différent. Puis, non sans philosophie, il grommela : « Pétasse. »

Heureusement qu'elle n'a pas voulu visiter la maison...

Arnold consulta sa montre et fixa avec rage le ciel, comme s'il cherchait des yeux le satellite géostationnaire incriminé. En effet, il n'avait pas menti sur ce point, sa montre retardait bel et bien. Pourtant, les cieux étaient dégagés, si l'on faisait abstraction des huit ou neuf strates de circulation bondées en ce début de semaine. Par habitude, Arnold se mordilla le gras du pouce jusqu'au sang sans penser que cela n'arrangerait ni ses ennuis de montre ni ses problèmes de contravention. Il héla Betsy :

« Betsy ! Viens, ma CoCop ! On ne va pas tarder à s'arracher. »

La poubelle enregistra le ton cavalier, haussa avec résignation ses poignées latérales. Elle s'engagea sur le trottoir, bousculant Bertrand. Elle regroupa ses pseudopodes et se propulsa vaille que vaille sous cette gravité de plomb qui la soudait au sol. On aurait cru un nageur bleu vif, trapu, brassant l'air avec application. Sans bras, avec beaucoup trop de jambes. Et en train de couler.